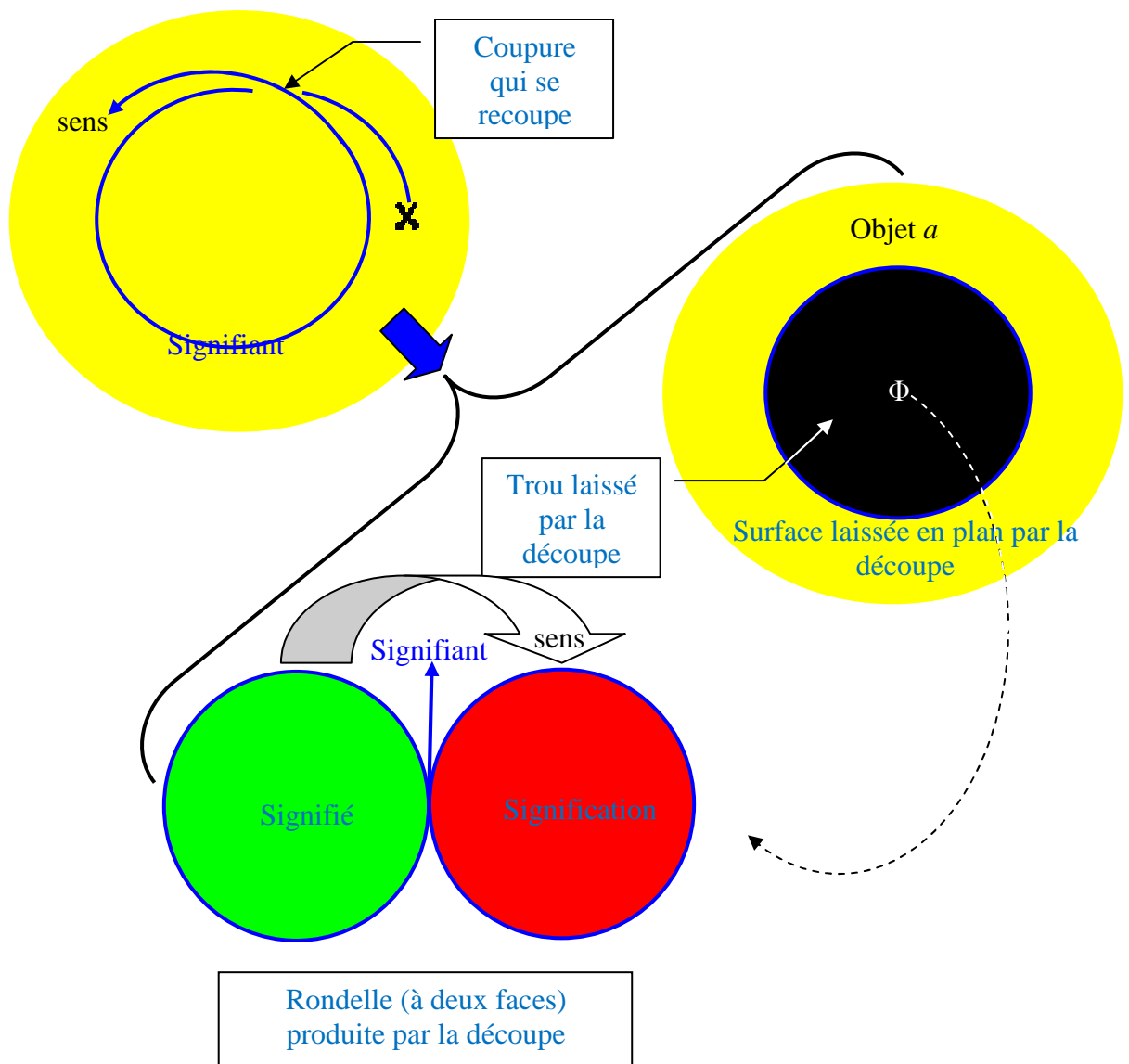


Richard Abibon

Pulsion de mort, symbolique et 4 discours

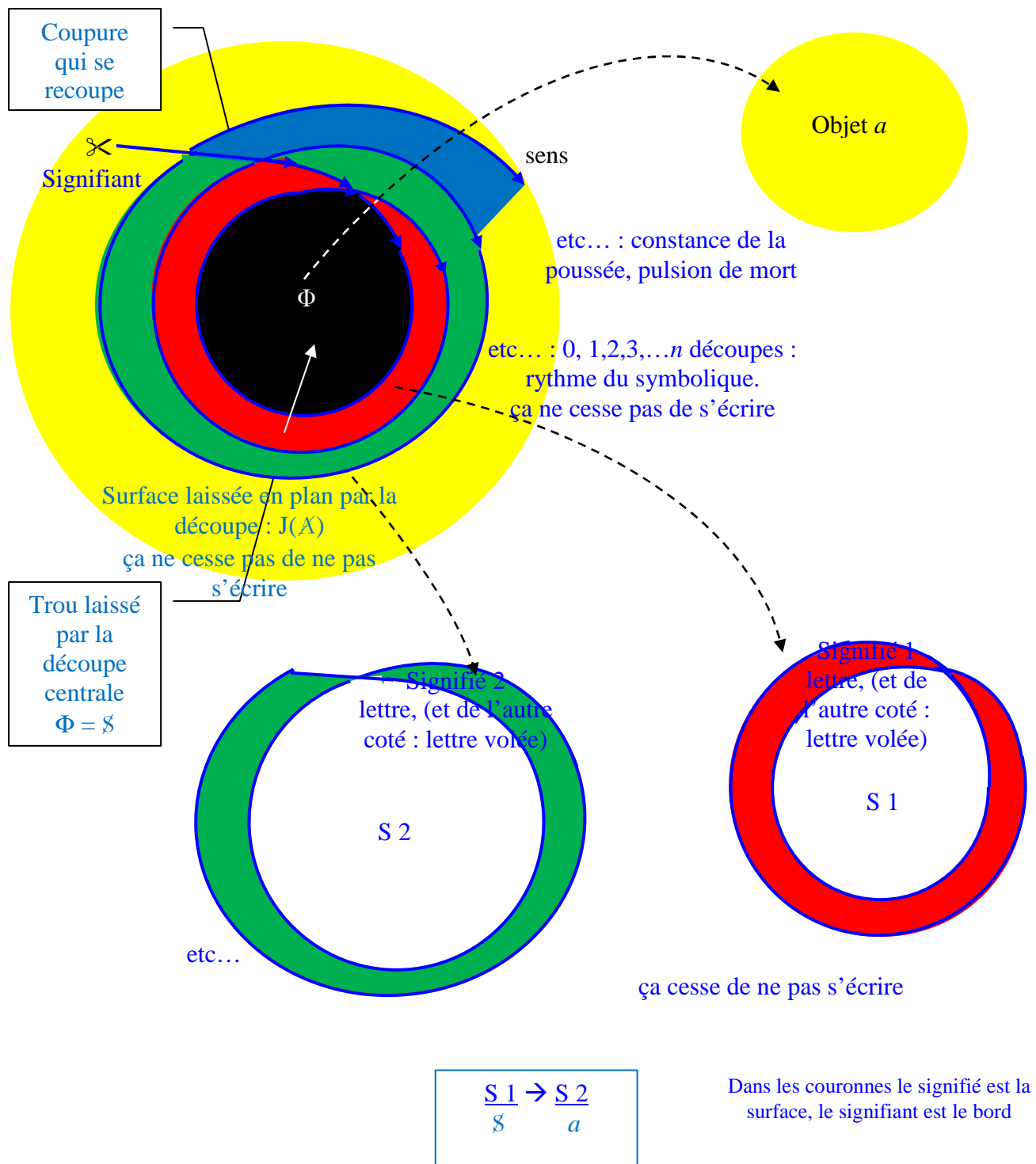
Dans de nombreux écrits, je m'étais servi de cette théorisation, que je nommais « théorie de la rondelle » :



Une discussion à propos de la pulsion de mort, sur le forum « psychanalyse », avec Liliane Fainsilber et Jean Baptiste Beaufils m'a amené à préciser les rapports de la pulsion de mort avec le symbolique, à partir de cette citation de Lacan tout à la fin du séminaire II :

« C'est ici que nous débouchons sur l'ordre symbolique, qui n'est pas l'ordre libidinal où s'inscrivent aussi bien le moi que toutes les pulsions. Il tend au-delà du principe du plaisir, hors des limites de la vie, et c'est pourquoi Freud l'identifie à l'instinct de mort. Vous relirez le texte, et vous verrez s'il vous semble digne d'être approuvé. L'ordre symbolique est rejeté de l'ordre libidinal qui inclut tout le domaine de l'imaginaire, y compris la structure du moi. Et l'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique, en tant — Freud l'écrit — qu'il est muet, c'est-à-dire en tant qu'il ne s'est pas réalisé. Tant que la reconnaissance symbolique ne s'est pas établie, par définition, l'ordre symbolique est muet. L'ordre symbolique à la fois non-étant et insistant pour être, voilà ce que Freud vise quand il nous parle de l'instinct de mort comme de ce qu'il y a de plus fondamental, — un ordre symbolique en gésine, en train de venir, insistant pour être réalisé. »

Pour montrer cette identification faite par Lacan entre pulsion de mort et symbolique, il m'est apparu plus judicieux de la présenter ainsi ma théorie de la rondelle :



Constance de la poussée de la pulsion de mort : c'est la coupure du signifiant s'enroulant autour du trou central attractif, l'objet *a* cause du désir, représenté en creux par le phallus (l'objet *a* est toujours déjà perdu). Tant qu'elle ne se recoupe pas, elle n'est que l'acoupure, en tant qu'elle ne peut pas détacher un morceau : elle ne peut pas produire d'objet, c'est-à-dire qu'elle ne produit pas de signifié. Mais, se recoupant, elle détache un morceau, ce que nous appelons signifié, avec quoi nous construisons notre « réalité », à commencer par

l'image de notre corps qui s'organise autour de ses orifices. Les orifices sont en effet les lieux du rapport à l'autre (un autre semblable), via l'Autre (le langage) : la mère interprétant le cri de son bébé comme demande de ce qu'un trou soit rempli (bouche) ou vidé (anus), demande de l'enfant que le trou de son œil soit rempli de sa présence, ou demande de la mère qu'il en soit vidé... ou inversement, et ainsi de suite, avec toutes les nuances, inversions et retournements qu'on voudra. Pour chacun de ces trous, il s'agira pour l'enfant, dans son rapport à l'autre, d'expérimenter le jeu du *fort-da* : mettre dehors la Chose pour remettre dedans un substitut sous forme de représentation. C'est le travail du symbolique et c'est le travail de la pulsion de mort.

Et, se recoupant, l'acoupure initiale devient la coupure qui produit un objet et un trou. Ainsi s'introduit la rythmique et la discrétion (au sens de discontinuité) du symbolique. C'est la même coupure, cela s'entend pareil, l'acoupure et la coupure, mais elles s'opposent comme le continu au discret. Comme une bande de Möbius qui est à la fois le continu du passage d'une face à l'autre, par où elle n'est qu'une coupure, et les trois torsions séparant trois zones discrètes, écriture imposées par la mise à plat que suppose toute mise en rapport d'un sujet et d'un objet (mon point de vue de sujet sur l'objet bande de Möbius : il ne peut y avoir d'objet sans sujet pour le considérer).

Dans le langage courant, la pulsion est associée à ce qu'il a d'animal et de sauvage en l'homme. eh ! contrôle un peu tes pulsions !

Mais nous ne pouvons plus rien savoir de ce qu'il avait à l'origine, sauf à la reconstruire comme le fait Freud, de manière mythique, avec « Totem et Tabou ». Et même sa théorie des pulsions, il la considère comme une mythologie. En effet, elle n'est faite que de reconstruction à posteriori, et de plus lorsque Freud en décrit le fonctionnement, il constate que c'est grammatical : inversion du sujet et de l'objet, retournement sur la personne propre, transformation du contenu (amour-haine). De cet impossible à accéder à l'origine, il ne reste qu'un trou, ce qui est le trou central de mon écriture.

Cette pulsion de mort, fondamentalement, c'est le meurtre de la Chose : parce que c'est là que Freud a situé le commencement de l'humanité, le mythe qu'il développe dans « Totem et Tabou ». C'est à partir du meurtre du mâle dominant que les frères meurtriers sont contraints de se mettre d'accord, donc de se parler, pour éviter que revienne la tyrannie du plus fort. C'est l'origine de la nécessité de la loi, notamment celle qui va régler dès lors l'échange des femmes (cette fois, dixit Lévi-Strauss). Bref la loi de l'interdit de l'inceste qui est fondamentalement l'interdit de la mère comme Chose, c'est-à-dire en métaphore de l'interdit de la Chose : les mots cessent d'être les choses. En témoigne l'érection du totem, symbole phallique du père mort, garant de cette loi, de ce tabou : c'est le symbole comme tel. C'est aussi pour revenir à ce que Lacan disait de l'origine du langage : c'est la première tombe. Le père ne devient le père qu'une fois mort, c'est-à-dire par l'effet du symbolique, soit, de la pulsion de mort : avant, il n'était que le plus fort. C'est ce meurtre qui permet alors de répartir les femmes c'est-à-dire d'organiser le rapport à la castration. Car, à la mort répond la sexualité, l'absence du mort étant reprise métaphoriquement par l'absence du phallus dans le rapport entre les sexes.

Lacan en déduit sa théorie de la psychose, très peu éloignée de celle de Freud d'ailleurs au moins sur ce plan là. Freud disait : le psychotique prend les mots pour des choses. Lacan ajoute : c'est la faute à la forclusion du Nom-du-Père, c'est-à-dire que le totem ne fonctionne pas et que le tabou est transgressé.

Enfin, la pulsion de mort, celle qu'il a « découverte » sur le tard, c'est quoi ? C'est la pulsion d'emprise autrement dit la pulsion de mort, c'est-à-dire la tentative du symbolique pour fabriquer de la représentation, là où un « réel » lui échappe. La fameuse curiosité dont Freud repère qu'elle est toujours sexuelle, c'est cela : aller chercher ce qui échappe, ce qu'on ne peut pas voir, pas entendre, pas comprendre, pour le faire rentrer dans le pack des représentations. Ce qui circule de réel dans la pulsion c'est plutôt ce que la pulsion exclut, contourne du réel, pour tenter de le faire entrer dans son cercle (voir le schéma de la pulsion du séminaire 11); mais ça échoue toujours : chaque fois que quelque chose de nouveau est représenté, répertorié, symbolisé c'est pour se rendre compte que quelque chose d'autre, le réel, échappe. Je le représente *a posteriori* par la surface jaune sans limite qui fait le support de l'ensemble de mon écriture. Son éviction par le travail du symbolique est écrite dans le trou central d'où a été éjectée une supposée rondelle dite « objet *a* ». Reconstitution mythique d'une supposée origine, reconstitution opérée grâce au langage, donc selon les règles du langage, formatée donc par ce langage.

C'est ainsi que Freud développe ses exemples à propos de la théorie des pulsions : chercher à voir, chercher à être vu, chercher à se faire voir. Battre, être battu, se faire battre. Actif, passif, réflexif : c'est le fonctionnement du verbe. C'est le fonctionnement du symbolique. Et spécialement dans cette pulsion à battre à frapper ou à se faire frapper, c'est bien la marque du travail du symbolique qui cherche à se rendre maître de l'autre.

Maintenant, c'est vrai, la civilisation nous impose aussi de mettre des limites à cette recherche insatiable. Le symbolique tend d'une part à mettre des limites au réel, et d'autre part à se limiter lui-même, ce qu'on appelle mettre des limites aux bornes. On met des limites aux enfants, et souvent on justifie les châtiments corporels par cette nécessité civilisatrice. Mais c'est là où les adultes ne connaissent plus leurs limites. C'est là où ils se présentent comme moins civilisés que leurs enfants. C'est là où ils n'ont pas compris que les limites qu'il faut bien admettre, il faut d'abord se les mettre à soi.

La « nature » qu'on pourrait croire décrite par la pulsion est bien un paradigme perdu, comme le disait Edgard Morin. La pulsion, c'est déjà la civilisation, c'est déjà le symbolique, c'est le langage. La libido, c'est déjà une mise en ordre : il y a la libido du moi et la libido d'objet et l'une se trouve limitée par l'autre. Si je suis tout narcissique (libido du moi) je vais m'étioler dans la solitude : je vais donc être *poussé* à aller vers les autres. Si je suis trop préoccupé des autres (libido d'objet), mon narcissisme va me *pousser* à m'isoler de temps en temps.

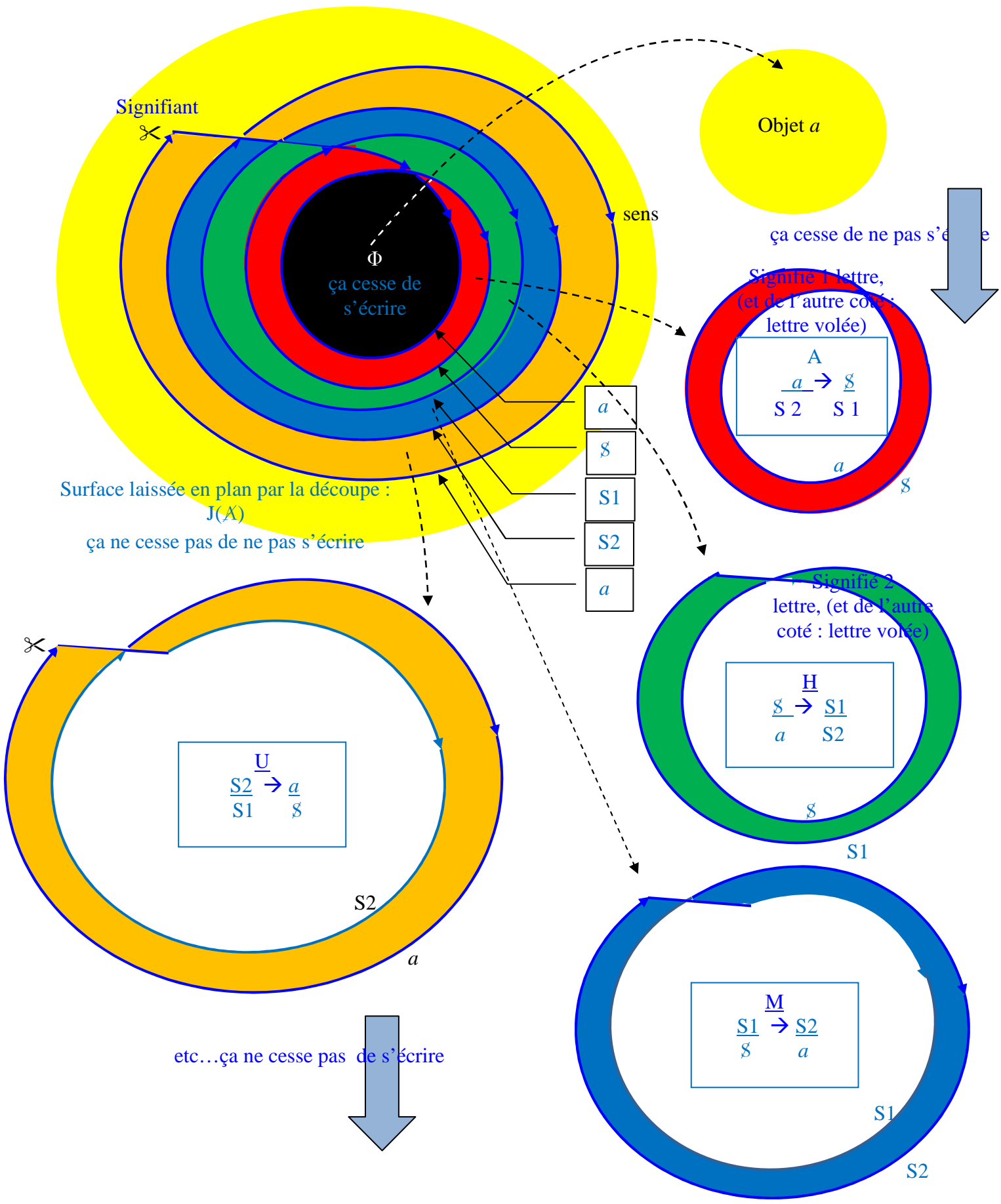
C'est pourquoi du réel, la meilleure définition reste bien celle que Lacan en a donné : c'est l'impossible ; ce n'est pas une définition naturaliste, elle ne donne aucun contenu au réel

et ça nous fait l'économie d'une notion mythique comme celle d'énergie. Elle se borne à en décrire les effets que nous pouvons constater : chaque fois que je me heurte à un impossible, eh bien, j'appelle ça le réel. Je peux pas traverser ce mur. Je peux pas voler. Je peux pas parler chinois comme ça d'emblé. Le réel résiste à l'emprise du symbolique, et donc pousse sans cesse le symbolique à se mettre à l'œuvre. Mais c'est bien parce que le symbolique a créé le réel en tant que c'est ce qui a échappé au symbolique ; sans le symbolique, pas de réel.

En arithmétique, on a découvert des règles faisant qu'il est impossible de faire autrement : voilà un réel du symbolique, mais en tant qu'il écarte toutes les autres voies que celles démontrées par les théorèmes. Ce sont ces autres voies qui sont le réel.

Par exemple, il est impossible de trouver une division harmonique de la circonférence par le diamètre d'un cercle. C'est donc un réel, mais un réel, qu'on peut appeler « du symbolique » car c'est une limitation interne à un jeu de lettres posées par le symbolique ; on s'en sort par un coup de force symbolique qui consiste à poser la lettre π . C'est une jolie métaphore de l'analyse, d'ailleurs : au lieu de répéter à l'infini la division du reste (c'est la répétition) on pose une lettre, genre « je fais encore pipi au lit, mais je m'en fous ! ».

Ce qui devient finalement :



On s'aperçoit que le trou central, évidé de l'objet a , rejoint le trou externe à la structure. Ce trou central représente le passage à la fonction phallique de la parole, notée Φ . Pourquoi phallique ? Parce que la représentation par le signifiant, qui s'entend, c'est mettre autre chose de totalement éphémère à la place de la Chose qui n'est pas là. Or le phallus, c'est ce concept de la représentation, tel qu'il met du masculin à cette place où le féminin ne présente qu'une absence. Autrement dit le phallus représente la castration, perte d'un organe qui donne image de la perte de la Chose que suppose toute prise de parole. Ça ne se fait pas tout seul : cette perte, douloureuse, se signe d'un symptôme, lettre venant en substitution de ce qui ne peut se dire.

La parole, par rapport au symptôme qui ne cesse pas de s'écrire, représente l'interprétation qui permet que ça cesse de s'écrire. La parole comme telle, dans la résonance de l'énonciation, en effet ne s'écrit pas. C'est le souvenir de ce qu'on a entendu qui s'inscrit. Et c'est cela, le signifiant, qui est donc un bord, avec d'un côté, un « trou » : l'énonciation en acte, de l'autre, une surface : l'énoncé, ce qu'on retient de ce qui a été dit. La coupure qui entoure ce trou, c'est-à-dire le signifiant qui représente l'objet a dans le discours, n'est plus l'objet a mais une façon d'en parler, une façon de parler de l'incomplétude du symbolique que la castration représente par ailleurs.

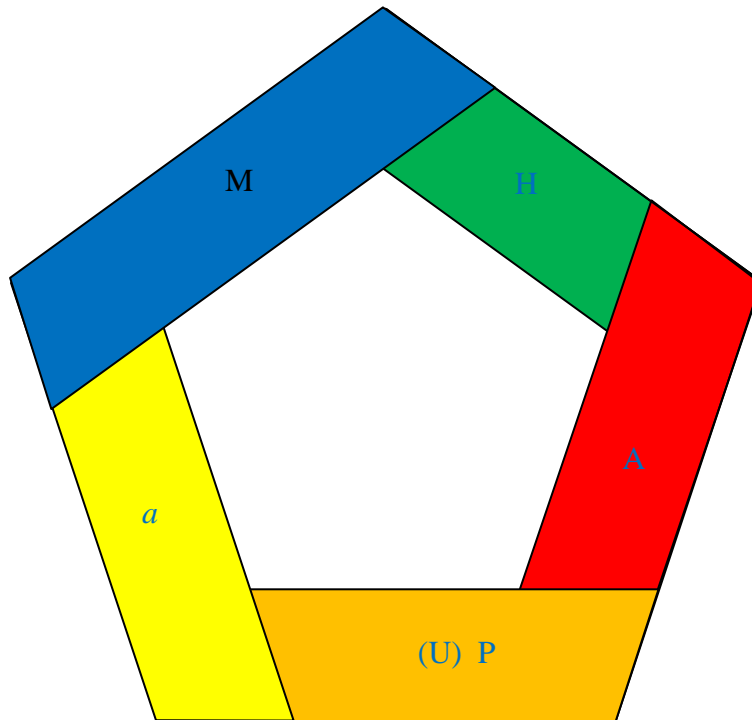
(Pour un retour sur la théorie des 4 discours, voir : [« une théorie du nœud borroméen »](#) et [« la douleur »](#))

Il est logique que cette coupure interne rejoigne la coupure externe, traversant toute la structure. Chaque discours est donc bien l'articulation minimale de deux signifiants, mais il faut y ajouter la production : cette traversée d'un signifiant à l'autre qui compte pour rien et dans laquelle on peut situer la cause du désir, la coupure que l'objet a occasionne entre les signifiants. Il faut y ajouter aussi la vérité, dans le trou évidé par la coupure précédente.

En partant du centre, on part du discours de l'analyste, et donc cette présentation est une passe, à partir du savoir de l'inconscient mis à jour par l'analyse : c'est donc une reconstruction à rebours du travail de la cure. La psychanalyse est bien une désastrologie, puisque cette perle à rebours fut un désastre... une descente des astres idéaux vers une terre où les destins cessent d'être fixés par les étoiles.

J'ai appelé encore « U », discours de l'universitaire ce savoir issu de la cure, mais c'est « P » comme passe qu'il faut le nommer, en accord avec le schéma R qui pose « P », le Nom-du-Père, sous A, le grand Autre, ici le discours de l'analyste.

la continuité entre bord interne et externe nous oblige à considérer cette reconstitution comme une bande de Möbius à 5 torsions :

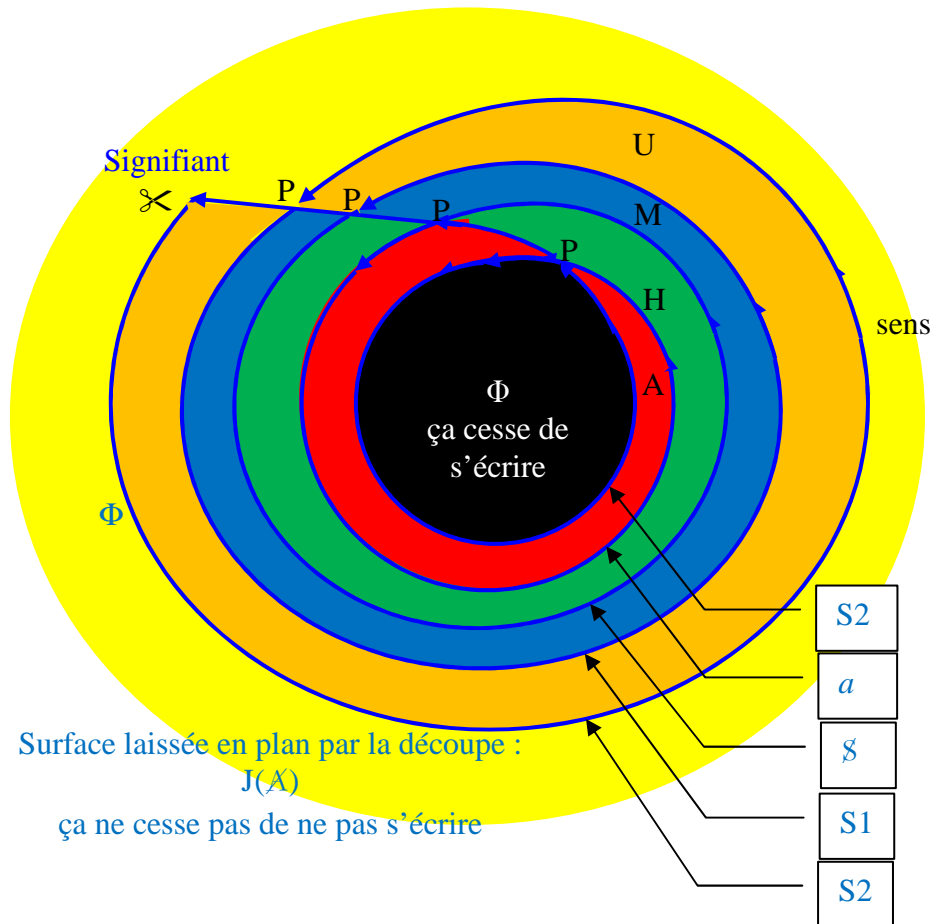


Cette reconstitution en bande de Möbius est conforme au concept qui fait rejoindre les bords internes et externes. Si j'avais choisi la conformité à ce que les surfaces du dessin précédents offrent au regard, j'aurais produit une bande bilatère à quatre torsions. Mais ça ne rendrait pas compte de l'incomplétude des discours qui se dévoile à la fin de l'analyse. Cette incomplétude se constitue en reste de cette bande de Möbius qui pousse à la continuation de la coupure. Elle a trouvé sa place dans le discours, sous la forme de l'assomption de la mort et de la castration.

On remarquera aussi que seuls le discours du maître et le discours de l'hystérique, en tant qu'ils se répondent, sont, dans leur voisinage, bilatères, l'un dessus l'autre dessous, tandis que les autres restent ambigus, à la fois dessus et dessous.

dimanche 20 avril 2008

On pourrait aussi bien reprendre le schéma en inversant le sens des flèches. Ce serait peut-être plus conforme au sens de l'analyse, finalement :



Mais en arrivant à ce que la coupure se recoupe ? Il faut bien que ça reparte vers l'extérieur pour entériner la pérennité du discours. Ceci est une variante de la bande de Moebius, une bande de Moebius où, en parvenant à l'intérieur, on se retrouve à l'extérieur. En prenant l'algorithme dans le premier sens, comme précédemment, la logique de la figure nous imposait d'écrire le signifiant représentant a à la fois à l'extérieur et à l'intérieur, si nous voulions que chaque discours soit bien encadré par l'agent et la vérité. L'objet a est donc bien *extime*, comme l'affirme Lacan. En prenant l'algorithme à l'envers, comme ici, c'est le savoir S2 que nous sommes contraint d'écrire à la fois l'intérieur et à l'extérieur. Et il est dans la logique du concept que le savoir sur les objets ne soit autre que le représentant de l'objet a , comme articulation de signifiants produisant des signifiés. Ainsi le savoir inconscient s'articule au savoir conscient en passant de l'intérieur à l'extérieur, ce qui n'est autre que la passe. C'est là où le savoir inconscient mis à jour par l'analyse peut, au choix se transformer en discours universitaire ou en discours de la passe. Qu'est-ce que la passe, ici ? C'est la traversée des discours une fois parvenu à la recoupe qui permet le détachement de la rondelle de l'objet a . Autrement dit, contrairement au premier abord de cet algorithme, où l'on partait

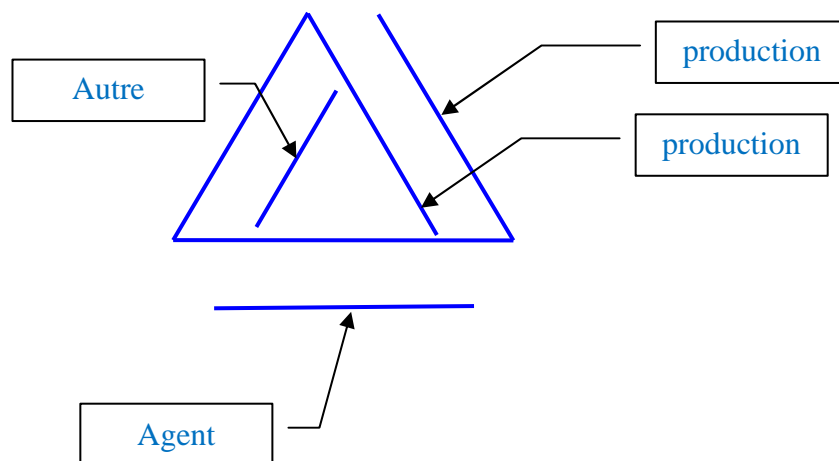
de l'hypothèse de ce détachement primordial, ici on découpe des couronnes de discours qui ne deviennent véritablement couronne qu'au moment où, la dernière, se recoupant, permet la recoupe des trois autres, par libération d'une rondelle qui n'est plus une couronne. Ce qui permet de considérer aussi cet algorithme comme une fractale.

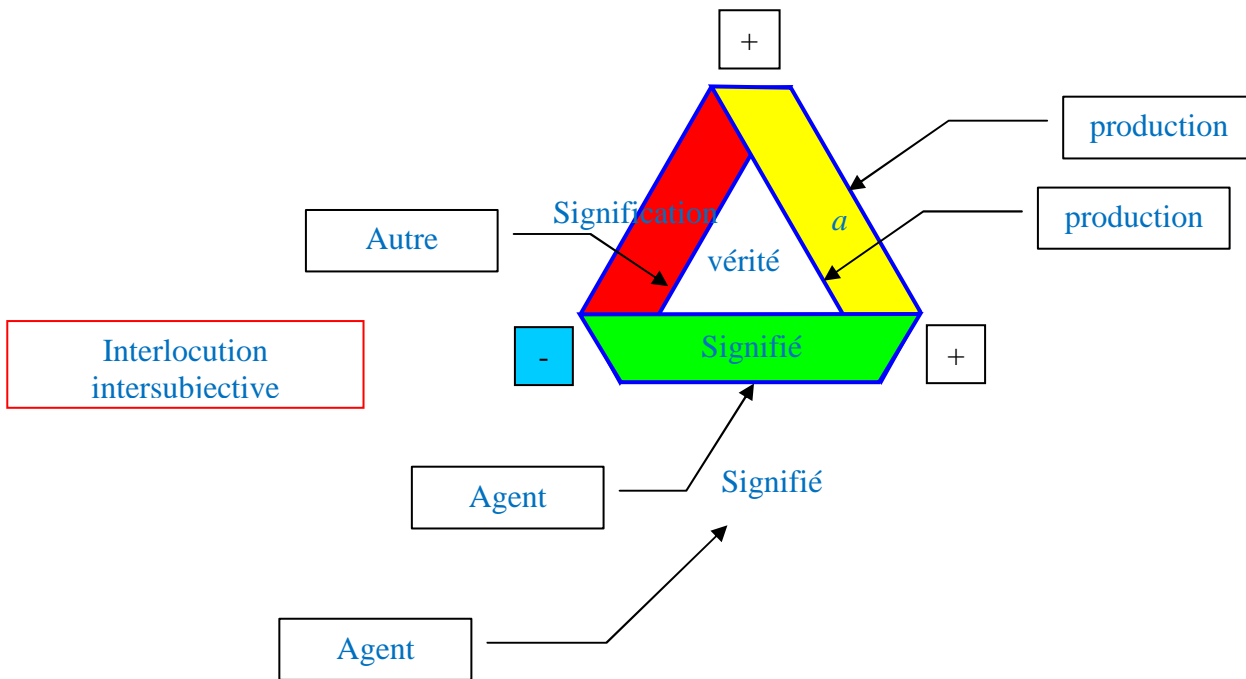
La logique des concepts rencontre donc la logique de notre figure : il y a nécessité à faire de cet algorithme autre chose qu'une spirale, qui ne représenterait que l'infini glissement d'un discours schizophrénique, en faisant se traverser l'acoupure par elle-même pour retrouver son point de départ. C'est une nécessité aussi parce que sinon, s'il s'agissait d'une simple spirale, ça voudrait dire qu'aucun discours, aucun signifié ne pourrait se boucler. Il faut que ce renvoi de l'acoupure vers l'extérieur traverse son propre trajet 4 fois afin de s'actualiser comme vraie coupure, la coupure, dans les 4 cas.

L'acoupure n'est autre que le parcours du signifiant, soit encore de la castration (Φ), car le mot se sépare de la chose. Mais le signifiant ne prend vraiment son statut de signifiant qu'en s'articulant à un autre signifiant, c'est-à-dire que chaque discours s'articule avec le suivant. Ce lieu où l'acoupure s'applique à elle-même peut être nommé P, du Nom-du-Père.

$$\begin{array}{ccc} & \underline{U} & \\ (\text{Agent}) \ S2 & \rightarrow & a \ (\text{autre}) \\ (\text{vérité}) \ S1 & & \S \ (\text{production}) \end{array}$$

Comme le signifiant en tant que tel, chaque discours est incomplet : son mouvement est celui de l'agent sur l'autre (prise en compte des composants locaux de la bande de Moebius : elle a localement deux bords), produisant la chute d'un objet, un signifié, en bas à droite. Comme tous les signifiés, il n'est connu que par le signifiant qui n'est que la prise en compte globale du bord de la bande de Moebius, qui compose les deux bords locaux. Le « signifiant » occupant la place de la vérité, en bas à gauche, reste un vide potentiel qui ne sera actualisé qu'au discours suivant. Chaque couronne est donc l'équivalent conceptuel d'une bande de Moebius avec trois torsions :





samedi 8 novembre 2008